

mais sans doute fidèle dans les grandes lignes, du jeune théâtre français actuel. Parmi les metteurs en scène de la nouvelle génération, beaucoup sont encore au milieu de leur recherche, depuis la table rase de mai 1968 : ainsi Pierre Chabert, qui s'est engagé dans une profonde révolution personnelle, a-t-il constitué un atelier de travail en compagnie de sa femme Sandee, chorégraphe de talent, et d'une dizaine de comédiens. Leur propos est conforme au désir qui, un peu partout dans le monde, remue depuis quelques années les gens de théâtre : il s'agit de mettre au point un entraînement complet de l'acteur (le mot « propre » est, bien entendu, *training*) pour l'aider à approfondir ses ressources psychiques et à mieux explorer son imaginaire. C'est une entreprise de longue haleine et qui demande une discipline implacable, mais elle ne saurait être autre chose en elle-même qu'une propédeutique : à supposer acquis les rudiments d'une nouvelle grammaire, encore faudrait-il la mettre au service d'un langage original. Le groupe de Pierre Chabert n'en est pas arrivé là, visiblement, mais sa première manifestation publique aura eu le mérite de présenter un bilan loyal de son activité : on souhaite, en particulier, qu'il trouve un auteur pour l'aider à parcourir le chemin difficile où il s'est engagé avec courage.

Michel Hermon, lui, a trouvé son écritain. C'est la comtesse de Ségur, née Rostopchine. Il lui fait cependant tenir un assez étrange discours : sous prétexte qu'il y a du sadisme chez elle (l'idée n'est pas d'aujourd'hui), et qui lui épice curieusement sa conception des rapports sociaux, ce jeune metteur en scène a transformé *Les Malheurs de Sophie*¹ en un spectacle paroxystique, où l'on nage avec délices dans la psychanalyse la plus élémentaire et où l'on explique tout avec un luxe de détails un peu naïf. La cruauté de la comtesse, il fallait la montrer masquée et embusquée dans le monde de l'enfance, telle qu'elle se dégage de l'histoire qu'elle raconte, au degré second ou troisième. Michel Hermon, entraîné par la mode (peut-être) et par une trop juvénile assurance (sûrement), n'a pas vu le danger. C'est dommage : il a fait faire à ses comédiens un travail remarquable et il a lui-même, de toute évidence, un sens affirmé du théâtre. J'espère que cette expérience lui aura appris qu'on ne

gagne rien à vouloir brûler les étapes et à vouloir trop dire tout de suite : un peu de modestie et de discernement ne messied pas à la recherche théâtrale.

De toutes les jeunes troupes que j'ai vues à la Biennale, c'est le Studio Scarabée d'Amsterdam¹ qui m'a fait la plus grande impression. Voilà une équipe qui a de l'imagination, de la liberté d'esprit, de la verve. Son inspiration, elle la trouve dans l'art *pop'*, dans le *happening* et dans les bandes dessinées, mais c'est avec un sens de l'humour qui devient décidément de plus en plus rare : l'invention, ici, est d'abord visuelle, et elle s'exerce dans la mécanique du théâtre (lumière, mouvement, automatismes) ; elle prend pour cible — ou pour champ d'expérience — le monde contemporain comme il va, avec son ingénuité perverse, la pauvreté de son langage, sa soumission à la publicité, son goût des fantasmes puérils et son conformisme simplificateur, qui n'exclut pas l'usage de la violence. On ne nous explique rien, mais on essaie de donner une figure de fable à la vie quotidienne : il y a dans *Poppetgom* plusieurs traces de l'héritage surréaliste, qui se manifestent à travers la sûreté du collage monté par Adri Boon, Raf Thunnisen et Jan Van As. Je trouve vraiment curieux, soit dit en passant, que personne en France ne se sente porté à explorer au théâtre ce secteur-là de l'imaginaire, mais que tout le monde se jette en chœur dans le sens du vent prédominant : ce n'est guère qu'en Suède, aux Pays-Bas et en Angleterre, à ma connaissance, que le jeune théâtre se lance, par ses propres moyens, à la découverte de l'univers de la modernité.

La seule exception que j'aie trouvée ces dernières semaines au conformisme ambiant, c'est au café-théâtre de la Vieille Grille. Là, une sorte de clown au visage large et candide, souple de corps, manie un comique farfelu et souvent déchirant. Rufus — c'est son nom — n'en est pas à son premier essai : il a déjà monté plusieurs spectacles savoureux, en association avec ses amis Brigitte Fontaine et Jacques Higelin. Un seul échec a suffi pour les disqualifier aux yeux de la critique, qui ne trouve plus guère le temps de s'occuper d'eux, mais cela ne les empêchera pas de faire leur chemin. Le registre de

1. Au Centre américain.